

La pulsion se cacher aime... (Le (feu) sacré [est] en elle.)

(libres lectures autour des fragments d'Héraclite et du dernier livre, paru en France, de Giovanni Sias :
*AUX SOURCES DE L'ÂME, Le retour de l'ancienne sagesse dans la psychanalyse*¹)

“Je suis agnostique à tendance athée. Je sais que je ne sais pas. Je suis prudent. Il y a le divin, le sacré et le religieux. Et le religieux s'empare de tout, mais le sacré existe ; on ne pas vivre sans le sacré, nous vivons avec le sacré, ne serait-ce que devant l'ignorance dans laquelle nous nous trouvons...”

**Pierre Soulages, *L'atelier de Pierre Soulages*
(émission de Vincent Josse, France Inter, 26/03/2013)**

De nos jours, *nanosecondés*, tout serait “psy”, au point que, d'une part, la République française s'est cru obligée de légiférer sur “l'usage du titre de psychothérapeute”, et que, d'autre part, nous ne pourrions plus, sans d'infinies précautions, affirmer l'essence thérapeutique de l'analyse freudienne.

Vouloir (ré)introduire de la séparation entre les différentes thérapies “psy”, conduit à rien de moins que d'interroger le sacré, qui est, étymologiquement, “ce qui sépare”, d'un côté, le *fanum*, le “temple”, et de l'autre, le profane, “ce qui se tient, se trouve, *devant* le temple”.

Dès 1991, Gérard Granel objectait que le “psy” de la *psyché* faisait dangereusement glisser nos pratiques et nos théories analytiques sur une pente par trop chrétienne, et vers la réduction moderne de tout mode de présence à un énoncé de la représentation². Avec cette référence chrétienne, Gérard Granel nous ramène, d'emblée, à nous questionner sur les rapports entre sacré et religieux, entre ce qui sépare, et ce qui relie – voir relit.

Si l'analyse freudienne est questionnée par, et questionne, sans jamais vraiment cesser, le sacré, elle ne peut que tomber dans le religieux, lorsqu'elle se mêle, s'emmêle, de *faire lien(s)*. L'on comprend, peut-être, un peu mieux, les difficultés – doux euphémisme – des associations d'analyse freudienne, quand il ne s'agit pas d'associations d'analystes, et leurs différends, leurs différentes scissions, puisque le sacré ne cesse de faire retour dans le religieux, et le vice versa... Il en va de même pour les religions. L'analyse freudienne n'est pas une religion, même pas une *secte juive*... Cela ne l'empêche pas d'être traversée par le sacré, et de devoir, même, s'en (pré-)occuper, en évitant, autant que faire se pourrait, de tomber dans le religieux. Le chemin, si chemin il y aurait, serait plus qu'étroit et périlleux : le fil acéré d'une lame de rasoir, avec d'un côté, l'enfer, et de l'autre, l'enfer !

¹ Giovanni SIAS, *AUX SOURCES DE L'ÂME, Le retour de l'ancienne sagesse dans la psychanalyse*, Paris, éditions des crépuscules, 2013, traduction française de Laura Cecotti-Stievenard [titre original : “ΛΟΓΟΣ, Il ritorno della sapienza antica nell'esperienza della psicanalisi.”, in *Kamen'*, n°34, janvier 2009] : « *Le feu appartient au dieu. Par métonymie, c'est le dieu lui-même. Il est donc sacré ; sans cela, aucun logos ne pourrait atteindre sa profondeur et le discours serait vide, emprisonné dans le sens commun. [...] La vraie recherche devient ainsi une manière de remonter le courant, au lieu d'aller dans le même sens. Ce n'est qu'en le remontant que l'on peut rencontrer la sacralité du logos. Et on y retrouve également la tradition. Le feu est la respiration du dieu, le souffle, le vent, l'air, l'esprit : la psyché. Le discours vient de loin. Ce qu'Héraclite reconnaît et interprète comme élément igné, se situe dans le même ordre du ruach hébraïque, et dans les réflexions de Thalès, d'Anaximandre jusqu'à la Théogonie d'Hésiode.* » pp. 57-58

Jacques LACAN a proposé une traduction (parue dans *La psychanalyse* 1956 n° 1, pp. 59-79) d'un texte de Martin Heidegger : « *Logos* », méditant, grâce à divers fragments, « *autour du fil tendu d'une parole d'Héraclite* » : « *Si ce que vous avez entendu n'est pas de moi, mais du sens, Il est sage aussi de dire pareillement à ce sens : l'Un est Toutes Choses.* (Snell) » [le B50 DK, que M. Conche place en première position de sa “classification”, c'est-à-dire, celui à partir duquel il va interroger tous les autres. Il le traduit ainsi : « *Il est sage que ceux qui ont écouté, non moi, mais le discours, conviennent que tout est un.* » (in *HÉRACLITE Fragments*, texte établi, traduit et commenté par Marcel Conche, Paris, Épiphanée, puf, 1^{ère} édition : 1986, 4^{ème} édition : fév. 1998, 2^{ème} tirage : mars 2005, p. 23)]

Le 2 novembre 1973, à la Grande-Motte, c'est en termes élogieux que Lacan parlera du séminaire d'Heidegger et de Fink sur Héraclite. Nous verrons plus loin qu'Héraclite l'occupera le lendemain et le surlendemain. La récente parution de la traduction française dudit séminaire, qu'il avait préfacée, n'y étant sans doute pas étrangère...

² Gérard GRANDEL, “*Lacan avec Heidegger*”, in *Lacan avec les philosophes*, ouvrage collectif Paris, Albin Michel, 1991.

Sigmund Freud conclut sa lettre au pasteur Oskar Pfister, datée du 25 novembre 1928, par ces mots : « *Je ne sais pas si vous avez saisi le lien secret qui existe entre l'Analyse par les non-médecins* [1926] et *l'Illusion* [1927]. *Dans l'un, je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre contre les prêtres. Je voudrais lui assigner un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âme séculiers qui n'auraient pas besoin d'être médecins et pas le droit d'être prêtres.* »³

Décharger l'analyse freudienne du préfixe "psy", c'est vouloir, déjà, la désarrimer de toute référence médicale, ou désormais psychologique, pour ne pas dire universitaire, tout simplement. Dans son intervention, *Horizontalités du sexe*, Jean Allouch conclut : « *Ceci correspond au prix que nous devons payer pour que la psychanalyse redevienne ce qu'elle était : une pratique pariasitaire.* »⁴

Séparée de *l'Uni(que) vers Cythère*, l'analyse freudienne se révèle être une spiritualité, d'où l'autre garde-fous, que dressait le "Père né psy" de la psychanalyse, à l'endroit de, ou plutôt envers la religion et les prêtres. L'analyse freudienne n'en reste pas moins une thérapie, pas une psychothérapie, certes, une thérapie tout de même, une thérapie de l'âme, une thérapie du *souci de soi* : l'*epimeleia heautou* socratique, rappelé par Michel Foucault. Dussions-nous, pour cela, repartir au désert sur les rives du lac Mariout, désormais aux portes d'Alexandrie en Égypte. Nous y retrouverions peut-être les *Thérapeutes*, autour de l'ère chrétienne, ces "prenants soin de l'âme", un terme que Freud lui-même ne dédaignait pas, usant assez souvent du mot de *Seele*.

Il y a quelque temps déjà que Jacques Nassif nous propose d'abandonner, dans nos pratiques et dans nos théories, les notions d'*esprit* ou de *psychisme*, pour ne pas parler de l'horreur de celle d'*appareil psychique*, et d'y préférer l'emploi du mot *âme*... L'âme, après tout, n'est pas qu'une notion religieuse. Philosophiquement, elle est le principe de la vie végétative et sensible, elle est la cause qui anime les êtres, qui les met en mouvement(s). C'est ce mouvement, cette poussée, que nous allons devoir tenter d'étudier, sans jamais vraiment finir.

Dans ses *Cahiers*, Paul Valéry notait : « *L'âme : donner un sens à ce vieux nom de souffle.* »⁵ Celui-ci est le premier et le dernier mouvement de la vie, son alpha et son oméga... Nous allons essayer de ne pas cesser d'en parler, c'est-à-dire de le perdre, de se perdre, à chaque fois, que nous croirions le saisir.

Dans *Aux sources de l'âme...*, Giovanni Sias reprend cette question de la spiritualité en questionnant le terme allemand de Freud : "*Geistigkeit*" avec les références héraclitéennes. Il commente : « *Ce parcours de la connaissance qui procède du sensible vers la spiritualité (Geistigkeit) est le même que celui indiqué par Freud à la fin de son œuvre, dans L'homme Moïse et la religion monothéiste, lorsqu'il parle du triomphe de la spiritualité sur la sensibilité*^{XVII}.

[note XVII : L'expression utilisée par Freud est : "Einen Triumph der Geistigkeit über die Sinnlichkeit". Le terme de "spiritualité n'est pas à entendre au sens religieux, mais en opposition à celui de "sensibilité". Certains auteurs le traduisent par "intellectualité", mais ici, il ne faut pas le confondre avec "intellectualisme" ou "érudition". Le terme *Geistigkeit*, si difficile à traduire, convoque à la fois la "spiritualité" et l'"intellectualité". Probablement, la traduction la plus proche serait "sagesse" dans son acception d'une pratique de la connaissance en Grèce classique et avant Socrate, à partir de la recherche sur le logos, et la *phýsis* des savants et poètes tragiques ; cette "sagesse" est aussi celle du judaïsme des prophètes anciens et des savants hébraïques du Moyen Âge.]

Freud reprend cela, non pas de la sagesse grecque, mais de la sagesse hébraïque.

La spiritualité est ce que l'on rencontre en s'éloignant de l'expérience sensible, lorsqu'on pénètre la chose dans ses enchaînements, lorsqu'on recherche "la trame cachée", qui d'après

³ Sigmund FREUD, *Correspondance avec le pasteur Pfister, 1909-1939*, trad. de l'allemand par L. Jumel, Éditions Gallimard, Paris, 1966, p. 183

⁴ Jean ALLOUCH, *Horizontalités du sexe*, 19 janvier 2002, hôpital Sainte-Anne, à l'invitation du Cercle Freudien et d'Espace analytique, jeanallouch.com/rubrique/8/articles.html, p. 17

⁵ Paul VALÉRY, *Cahiers*, tome I, XXVII, 721, Paris, Gallimard, *La Pléiade*, p. 1203

Héraclite, “[...] est plus forte que celle du manifeste” (14 [A20]). Cependant en opérant de la sorte, et pour cette raison, nous la rencontrons comme “spiritualité”. Nous sommes poussés vers le divin. »⁶

Le sacré est en soi “oxymorique” : « La notion de sacer ne coïncide pas avec celle de “bon” ou de “mauvais” ; c’est une notion à part. Sacer désigne ce qui ne peut être touché sans être souillé ou sans souiller ; de là le double sens de “sacré” ou “maudit” (à peu près). »⁷ L’à peu près d’Alfred Ernout et d’Antoine Meillet n’est-il pas délicieux ?

Georges Bataille, *L’Érotisme* : « ... sacré désigne en même temps les deux contraires. » “Devant” lui, « Les hommes sont en un même temps soumis à deux mouvements : de terreur, qui rejette, et d’attrait qui commande le respect fasciné. L’interdit et la transgression répondent à ces deux mouvements contradictoires : l’interdit rejette, mais la fascination introduit la transgression. »⁸

Héraclite : « Pour Dieu, belles sont toutes choses, et bonnes et justes ; mais les hommes tiennent certaines pour injustes, d’autres pour justes. »⁹ (B102, DK)

Avec ce fragment de l’*Obscur* (ΣΧΟΤΕΟΣ) philosophe d’Éphèse, nous entrons de pleins pieds dans notre propos, celui de tenter de remonter aux sources de l’âme, par un retour de l’ancienne sagesse dans la psychanalyse, comme nous y invite Giovanni Sias, en la compagnie des fragments d’Héraclite, dans son dernier livre paru en France. Marcel Conche entend ce fragment ainsi : (extraits)

« “Pour Dieu” ; entendons : du point de vue cosmique ou point de vue du Tout, et par “Tout”, entendons : l’ensemble formé par tous les couples de contraires – le monde. [...] Le laid, le mal, l’injustice étant indissociables de leurs opposés positifs – qui ont en eux leur condition de réalité – sont aussi réel qu’eux. On ne pourrait les supprimer sans supprimer ceux-ci. [...]

... en cela consiste la Justice cosmique, non exclusive de l’injustice, mais l’inscrivant dans la réalité, lui donnant sa juste place, celle de l’injuste. [...] ... s’il est juste – d’une justice qui tient à l’ordre contrasté du monde – qu’il y ait de l’injustice, celle-ci n’en devient pas juste pour autant, car c’est en tant que contraire de la justice qu’elle est autorisée. [...]

Ce qui constitue la réalité est l’unité et l’indissociabilité des contraires – des contraires, c’est-à-dire des termes qui toutefois s’excluent –, de telle sorte que, si l’un des termes disparaissait purement et simplement devant l’autre, cet autre ne pourrait plus ni être ni être nommé. La pensée d’Héraclite n’est ni optimiste ni pessimiste, mais tragique. »¹⁰

Comment, en bon lacanistien, ne pas être abusé par l’écho d’une linguisterie, qui nous semblerait venir de ces propos de Marcel Conche ? Comment ne pas glisser, lorsqu’on parle de l’antique, sur la pente savonneuse de l’anachronisme ?

Le sacré, le séparé, de l’analyse freudienne, c’est, me semble-t-il, le lieu même de la cure, et son dispositif, et sa règle fondamentale. Aucun tiers n’y est admis. Aucun tiers ne le garantit. Tout ce qui est en dehors est profane. Une ou un (même si c’est le plus souvent un) se-disant, soit-disant, analyste, en dehors d’un tel espace temporel, n’est qu’un profane, qui ne peut proférer qu’inepties, fabulations : des propos hors-sujet – c’est le cas de le dire –, et n’être qu’« une marionnette sans machiniste »¹¹, selon la jolie expression de Jacques Nassif.

⁶ Giovanni SIAS, *Aux sources de l’âme...*, op. cité, pp. 31-32.

⁷ Alfred ERNOUT, Antoine MEILLET, *dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 2001, 4^{ème} éd. nouveau format, 1^{ère} éd. 1932, p. 586.

⁸ Georges BATAILLE, *L’Érotisme*, Paris, Éditions de Minuit, *Arguments*, 1957, pp. 75-76.

⁹ *Scholia Graeca in Homeri Iliadem*, ad librum Δ, 4, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, pp. 388.

¹⁰ *Ibid.*, p. 389.

¹¹ Jacques NASSIF, *Par les Marionnettes parler (Recherche sur le “Praticable”)* in *Le Coq-Héron*, n° 83, 1982, p. 52. La citation plus complète est la suivante : « Hors du praticable, c’est en tout cas bien ainsi que se présente une marionnette : qu’y a-t-il de plus infatué qu’un psychanalyste qui continue de l’être à la ville comme à la scène ? Qu’y a-t-il de plus dénué d’esprit qu’une marionnette sans machiniste ? » Lire aussi à ce propos son dernier opus : *Le livre des poupées qui parlent*, E.M.E., Bruxelles, 2012.

Héraclite : « *Ne sachant pas écouter, ils ne savent pas non plus parler.* »¹² (B19, DK),
« *Bien-penser, la qualité suprême ; et la sagesse : dire le vrai et agir suivant la nature, à l'écoute.* »¹³ (B112, DK)

Dans *L'Érotisme*, Georges Bataille considère : « *Le monde profane est celui des interdits. Le monde sacré s'ouvre à des transgressions limitées.* »¹⁴ prescrites et organisées. La règle fondamentale, qui invite à dire tout ce qui vient, n'est-elle pas une transgression prescrite et organisée de celle qui nous commande de tourner sept fois notre langue dans notre bouche ?

Pour Giovanni Sias : « *Le caractère de l'unicité d'une expérience psychanalytique, qui inclut également la solitude dans laquelle elle se déroule, rappelle en effet le thème de la sagesse. S'accomplit ici la réalité du psychanalyste qui est un et seul. Sa solitude est déterminée par sa propre unicité.* »¹⁵

Dans l'analyse freudienne, « *... il s'agit d'un constant exercice de parole qui cherche à exprimer sa propre relation avec la chose. C'est un logos en exercice, qui opère avec continuité et persévérance, le mode d'expression de soi par rapport aux objets du monde et, en définitive, au monde lui-même. La vérité de cette relation est toujours singulière.* »¹⁶

Héraclite : « *Tu ne trouverais point les limites de l'âme, même en parcourant toutes les routes, tant elle tient un discours profond.* »¹⁷ (B45, DK)

Giovanni Sias souligne à ce propos que : « *Les lettres de l'alphabet constituent un don du dieu aux hommes, l'écriture, procédant de son essence divine, est capable d'éloigner l'homme de la faiblesse et de la petitesse de son humanité.*

Sous cet aspect, les savants grecs et hébraïques ont beaucoup de choses en commun malgré les différences de leurs langages et de leurs histoires. Aucun d'entre eux n'aurait jamais songé à porter la vérité aux hommes, à les obliger à une seule vérité, comme le fait la religion. »¹⁸

Héraclite : « *Le maître dont l'oracle est celui de Delphes ne dit ni ne cache mais donne des signes.* »¹⁹ (B93, DK)

Comment l'analyse freudienne peut-elle entendre, com-prendre une spiritualité, non religieuse, c'est-à-dire, n'être (pré-)occupée que par le sacré, débarrassé, autant que faire se peut, des liens de la religion ?

Giovanni Sias précise : « *Blanchot, lecteur de Ramnoux mais aussi d'Héraclite, ne se trompe pas et identifie ici le passage du discours religieux au discours de la phýsis, où ce qui se conserve et ne se perd pas est véritablement le sacré, mais, et surtout si, épuré de toute superstition religieuse. Je soutiens ici que c'est bien cela que la psychanalyse a récupéré à l'âge de la science.* »²⁰

Dans son avant-dernier livre, *L'ingérence divine I : Prisonniers du grand Autre*, Jean Allouch nous attire, quant à lui, du côté d'une érotique, dussions-nous, comme nous y invite Jacques Nassif,

¹² Clément d'Alexandrie, *Stromates*, II, 24, 4, in *HÉRACLITE Fragments*, texte établi, traduit et commenté par Marcel Conche, Paris, *Épiméthée*, puf, 1^{ère} édition : 1986, 4^{ème} édition : fév. 1998, 2^{ème} tirage : mars 2005, p. 50.

¹³ Stobée, *Anthologie*, III, 178, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 234.

¹⁴ Georges Bataille, *L'Érotisme*, Paris, Les Éditions de minuit, *reprise*, 1975/2011, p. 71.

¹⁵ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 64.

¹⁶ *Ibid.*, p. 65.

¹⁷ Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, IX, 7, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 357.

¹⁸ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 33.

¹⁹ Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, 404 D, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 151.

²⁰ *Ibid.*, pp. 66-67.

relire Bataille, malgré ou peut-être surtout, à cause de « *la gêne* [éprouvée par Lacan] à [son] *endroit* [...], [gêne] (*parfaitement repérée par Sollers*) »²¹.

Il me semble qu'ils – autant Jean Allouch que Giovanni Sias – nous indiquent la même voie (voix ?), celle de la pulsion, celle de cette poussée constante, de cette bouche béante et de ce ventre grouillant.

Selon Héraclite, *tout s'écoule*²² : ΠΑΝΤΑΠΕΙ²³.

“Les tous”²⁴ s'écoulent. Ça pousse... (*toi de là que je m'y mette...*)

Le génie de Freud a été, à mon humble – et donc orgueilleux – avis, d'élire, au sujet des êtres parlants, que nous sommes, toujours non-finis, à part dans la mort et encorps, l'emploi du mot *Trieb*, que l'on a traduit, par la suite, en français par *pulsion*, plutôt que celui d'*Instink*.

²¹ Jean ALLOUCH, *L'ingérence divine I...*, *Prisonniers du grand Autre*, Paris, EPEL, 2012, p. 122.

²² Simplicius, *Commentaire de la physique*, p. 887, 1 Diels, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 467.

²³ Héraclite a-t-il seulement écrit un livre ? Même Marcel Conche se pose la question, et nous livre ses conjectures : « Y avait-il même “livre” à proprement parler ? [...] La matière du livre grec était le papyrus (arrivé d'Égypte à la fin du VII^e siècle) et le livre avait une forme de rouleau. Il n'était écrit qu'au recto, en majuscules et en colonnes parallèles. Tel était déjà, croyons-nous, le livre d'Héraclite (il eût pu écrire sur des plaquettes d'argile, comme ne Assyrie ou à Pylos, ou sur cuir – cf. Hérodote, V, 58 – mais, ces procédés se prêtant moins bien à l'écriture, il n'y eût fait appel qu'en dernier recours). [...] L'ouvrage était écrit en dialecte ionien et en prose rythmée (Marcovich, après Deichgraber a mis en relief, y compris par la typographie, ces éléments de rythme). Les mots n'étaient pas séparés ; l'accentuation et la ponctuation étaient inexistantes (il n'était pas nécessaire qu'Héraclite fût obscur à “dessein” [...]) [...]. L'Artémision d'Éphèse, dont la construction, commencée vers 560 av JC, demanda une centaine d'année – et donc se poursuivit durant toute la vie d'Héraclite (qui, en y plaçant son livre, le confiait à ce qui, de toutes les choses humaines, lui semblait devoir être le plus durable) – et qui surpassait alors par ses dimensions tous les autres temples grecs [...], fut détruit en 356, par l'incendiaire Erostrate, et alors, sans doute, avec lui, l'original du livre d'Héraclite. », in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, pp. 7-8.

²⁴ Jacques LACAN a mis ce fragment d'Héraclite en exergue de son seul poème connu : *Hiatus Irrationnalis*, un sonnet daté du 6 août 1929. 43 ans plus tard, commentant le B64 DK, [τα δε πάντα οικιζει κεραυνός, “la foudre gouverne tout”, d'après M. Conche (op. cité, p. 302)] lors du congrès de La Grande Motte, *Sur la passe*, le samedi après-midi 3 novembre 1973, Lacan proposa de traduire *ta de panta*, par *les tous*, plutôt que par un *univers* aussi totalisant qu'illusoire. Je le cite plus largement : « Si je voulais en parler [de l'expérience de la passe], je dirais d'un mot que j'emprunterais à ce que j'ai entendu, dans une de ces salles, je regrette de ne pas pouvoir en faire hommage à la personne qui l'a dit, une personne a dit que la passe c'était quelque chose comme l'éclair. Ça m'a évidemment beaucoup frappé, ça n'a pas pu ne pas éveiller en moi, d'autant plus que c'est quelque chose qui est pour moi, comme je l'ai indiqué l'autre jour, une lecture très actuelle, une phrase, une phrase célèbre d'Héraclite qui dit : τα πάντα οικιζει κεραυνός ce qui se traduit, quand ça se traduit, si c'est traductible ; qui se traduit quand même littéralement, parce que κεραυνός ça veut dire le tonnerre, je ne dirai pas dans toutes les langues, mais justement dans la langue grecque, le tonnerre régit τα πάντα : alors là, je ne vous le traduirai pas, parce que c'est intraduisible ; Diels qui a recueilli les fragments d'Héraclite, qui en fait le recueil en quelque sorte définitif, authentifié, c'est un remarquable philologue, Diels traduit par l'univers ; comme je le faisais remarquer à quelqu'un au cours d'une conversation comme ça à dîner, c'est absolument fausser tout que de l'appeler l'univers, disons plutôt que : il n'y a que l'éclair qui en fait, pour un instant, pour un éclair, l'univers ! et très précisément τα πάντα qui est un pluriel, je le dis pour ceux qui, ici, ne savent pas la langue grecque, τα πάντα ne peut pas se traduire parce que c'est quelque chose comme « les tous » mais « les tous » en tant que divers, en tant qu'il y a un tas de tous. Il y a un tas de tous qui sont radicalement distincts et s'il y a une chose certes qu'indique l'expression τα πάντα (celle qui, ne l'oubliez pas, commence la phrase, puisque c'est τα πάντα οικιζει : l'accusatif est mis d'abord), τα πάντα ça veut dire : « les tous – c'est l'éclair qui les régit ». C'est-à-dire que pour un instant, ce dont on s'aperçoit, c'est que l'éclair les fait peut-être bien faire une petite poussée vers l'univers, mais que ce que l'éclair assurément démontre, c'est qu'il n'y en a pas. Et nous sommes, bien sûr, parce que c'est commandé par notre position subjective, obligés de penser le monde comme un univers, alors que rien n'assure, rien n'assure en rien, qu'il y ait quoi que ce soit de commun, par exemple, entre la poussée des êtres vivants et les conditions plus ou moins stellaires dans lesquelles ils se trouvent nécessités d'habiter. Rien ne le prouve ; l'origine de la vie, personne n'en est encore sorti, on s'y efforce bien sûr, on s'efforce de déboucher ce trou, mais y arrivera-t-on, ce n'est pas couru ; les τα πάντα, cette énonciation même, procède d'une idée véritablement principielle de l'hétérogénéité entre les choses, disons, pour ne rien dire de plus. » (in *Pas-tout-Lacan*, ecole-lacanienne.net/pastoutlacan70.php, pp. 1476-77).

Dans sa participation, *Dépathologisations : homosexualité, transsexualisme... quoi d'autre ?*, le dimanche 23 septembre 2012, lors du troisième congrès d'Espace analytique, à la table ronde intitulée *Clinique de la modernité*, Jean ALLOUCH radicalise encore un peu plus ce τα πάντα lacanien de 1973, en ne gardant que “les divers”, plutôt que “les tous”, qui participent encorps un peu d'un *univers* (in jeanallouch.com/rubrique/4/interventions.html, p. 6).

C'est la folie même du symbolique, que de tenter désespérément, sans jamais cesser, de couper, de séparer, de partialiser la pulsion. Avec la pulsion, nous retrouvons une érotique, celle de l'Éros primordial, Éros d'avant la sexuation, d'avant la séparation entre féminin et masculin. Il est vieux comme le monde, et donc bien *antérieur* à Aphrodite, et à son rejeton joufflu. Dans la *Théogonie* d'Hésiode, d'abord vient à la forme *Khàos*, et dans ce premier temps hors temps, *Gaïa* et *Éros*, *le plus beau des dieux immortels*. Une bouche béante, un ventre grouillant, et une poussée constante...

L'Éros primordial pousse les unités fondamentales à produire au jour ce qu'elles cachent obscurément en leur sein. Il ne réunit pas deux, qu'il séparerait par la sexuation, pour en faire un troisième ; il rend manifeste la multiplicité contenue dans l'unité. Dans cette érotique primordiale, il n'est jamais question d'un quelconque rapport sexuel. Face à l'énigme de cette poussée constante, nous ne cesserions pas d'errer entre le mythe de la psychanalyse qu'en a fait Freud, et le mystère du réel lacanien, dans son embrasement par le symbolique.

Giovanni Sias introduit son dernier livre par ces questions autour de la *psyché*, et de la *phýsis* : « ... si la psychanalyse, et Freud en tant qu'“initiateur” d'une telle pratique au moment où la science prédomine, se fondent sur la psyché, c'est parce que cette science s'est attachée à en chercher la nature, édifiant sa théorie à partir de l'attention portée à la phýsis. »²⁵

D'emblée, avec Freud lui-même, revu, relu, par Giovanni Sias, nous ne serions plus dans le “psychologique”, mais dans le “physiologique”... Pour autant, si “corps” et “esprit” font plus d'un, ils ne feraient, me semble-t-il, jamais tout à fait deux.

« Le moment le plus délicat et difficile du processus analytique est celui où l'on s'aperçoit, qu'au fond, ce ne sont que des bavardages. Cependant, c'est aussi le moment où l'on se rend compte de l'intérêt et de l'importance des possibilités du logos. Nous pouvons affirmer que la vérité ne réside jamais en ce que l'on dit en croyant dire ce qui est et ce que l'on est. Au contraire, elle se situe plus particulièrement dans le geste, dans le mouvement du corps : le corps, dans ses sensations, dans la joie ou la douleur, dans le plaisir ou le déplaisir, ne ment pas. Lorsqu'on essaie de dire ce que l'on a éprouvé et vécu avec le corps, on découvre que les mots réintroduisent le mensonge. Lorsqu'on essaie de dire, on déforme. [...] Néanmoins, notre dire naît de la vérité et l'emporte avec soi. »²⁶

L'homme parlant peut se contredire, il ne peut se contre-sentir/ressentir.

Giovanni Sias ne manque pas de noter : « Mais “initiateur” est déjà inexact par rapport au cadre de Freud et de son travail. [...] Je crois qu'Arthur Schnitzler avait raison quand il écrivait dans ses notes sur la psychanalyse : “Ce qui est nouveau ce n'est pas la psychanalyse, mais Freud.” En effet, la psychanalyse est un exercice que les hommes, en quête de spiritualité, ont toujours pratiqué sous des noms et des formes différentes selon les époques, des savants grecs aux prophètes hébreux antérieurs, voire bien avant si on pense aux témoignages des Sumériens et des Égyptiens. L'épopée de Gilgamesh... »²⁷

Et cet auteur nous fait repartir à Éphèse²⁸, au tournant du V^{ème} siècle av JC, re-trouver l'obscurité d'Héraclite, dont une représentation²⁹ illustre la couverture des éditions du *crêpuscule*. Je ne vais pas reprendre toute la richesse éclairée, avec ses parts d'ombre indispensables, que déploie ce

²⁵ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 11.

²⁶ Ibid., p. 51.

²⁷ Ibid., p. 12.

²⁸ « ... l'akmé d'Héraclite (sa quarantième année) doit se situer sous le règne de Darius (522-486 av JC) – Diogène précise (IX, 1) : dans la LXIX^e olympiade (504-501), mais sans doute se fait-il l'écho d'une déduction ou d'Apollodore ou du fondateur de la chronologie ancienne Ératostène (275-194 av JC) », in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 5.

²⁹ Elle fut peinte, au début du XVI^{ème}, en repentir par Raphaël sur sa *fresque* dite de l'École d'Athènes, sous les traits de Michel-Ange, dans les appartements du Pape Jules II (Chambre de la signature), au Vatican. Si, d'emblée, à droite, il avait opposé Aristote – la paume et les cinq doigts tournés vers la Terre – à Diogène en dessous, à gauche, il avait laissé vide l'espace sous Platon – l'index pointé vers le Ciel –, à qui, pour Raphaël, personne (aucun autre philosophe grec digne de ce nom) ne semblait devoir, pouvoir, s'opposer, sauf bientôt, bien sûr, l'Obscur Héraclite...

livre sur le logos héraclitéen, où il dénonce la « vision introspective, “psychologiste”, et intimiste », que « la psychanalyse a adopté[re] », « en suivant son penchant humaniste », et en ayant « renonc[é] à sa vocation scientifique »³⁰. « Le concept d’être “constitutif” du logos nous indique qu’il n’existe aucun phénomène antérieur au “discours” qui le fonde. »³¹

Je me contenterai de larges citations/traductions (en l’occurrence de Laura Cecotti-Stievenard), devenant avec plaisir un citateur, dans ces *histoires* qui n’en manquent pas... Devant un tel texte, je n’ai eu ni le goût, ni l’envie, de l’emphase de la paraphrase – ni ceux du travail qu’elle exige...

D’emblée, Giovanni Sias nous y met en garde contre cette « idée reçue, très répandue, [qui] considère la psychanalyse, comme une pratique introspective, telle que l’individu, à travers un parcours “à rebours”, remonte jusqu’à la cause de ses symptômes. De cette manière, il s’en libère et guérit. Cette approche reflète tout un substrat magique et religieux dont les théories psychologiques et thérapeutiques sont imprégnées. Elle reste une croyance, une superstition d’origine religieuse, la permanence d’une thaumaturgie d’essence divine. »³²

Il peut alors écrire : « En ce qui concerne les psychanalystes, ils sont souvent victimes d’une illusion : ils croient comprendre ce qui leur est dit, simplement parce qu’ils peuvent le transposer dans un langage “jargonant”. [...] ... le vrai pari pour un psychanalyste, ce n’est jamais de répéter ce qui a déjà été dit, mais de trouver le langage pour exprimer ce qui n’a pas encore été énoncé. »³³ « Dans son mouvement, le logos vise la vérité absolue. Dans les profondeurs de l’âme, et du moment où on en parle, ce n’est déjà rien de plus que représentation... »³⁴

Ce qui intéresse Giovanni Sias dans ses études héraclitéennes, c’est « l’ouverture au thème de la spiritualité liée à l’abyssale profondeur de l’âme (psyché). [...] Il [le logos] constitue une ouverture perpétuelle de cette même profondeur. Pendant ce cheminement du logos, le langage se complexifie, atteint des intériorités autrement inconnues, il se soigne de la maladie de la doxa, et s’amende du monde illusoire du phénomène pour se rapprocher de la vérité et de sa nature tragique. Ici le logos est pris dans son tournoiement perpétuel vers l’inaccessible, vers l’insondable abîme de la psyché, dans un voyage sans fin qui conduit à la sagesse. »³⁵

Pour entreprendre ce voyage sans fin, il nous faut quitter les chemins balisés des savoirs encyclopédiques, et les désespérances de leurs espérances, pour tenter d’emprunter ceux où l’on n’attend l’inespéré.

Héraclite : « Pythagore, fils de Mnésarque, pratiqua l’enquête scientifique plus que tous les autres hommes, et, ayant fait un choix de tels écrits en prose, se fit une sagesse de son cru – compilation savante, art trompeur. »³⁶ (B129, DK) « S’il n’espère pas l’inespérable, il ne découvrira pas, étant inexorable et sans voie d’accès. »³⁷ (B18, DK)

Nous rappelant cette sagesse ancienne pour laquelle « les savants tant grecs qu’hébreux sont comparables entre eux dans la détermination de [son] origine divine » : « elle appartient aux dieux et à travers le dieu elle parvient aux hommes »³⁸, Giovanni Sias nous en indique le chemin : « ... à un niveau de la transcendance du logos qui, en tant que tel, ne peut pas se déterminer dans sa nature (phýsis), ni en avoir une représentation, mais également s’en approprier, le dominer et le maîtriser.

³⁰ Giovanni SIAS, *Aux sources de l’âme...*, op. cité, pp. 12-13.

³¹ Ibid., p. 15.

³² Ibid., p. 11.

³³ Ibid., p. 17.

³⁴ Ibid., p. 20.

³⁵ Ibid., p. 21.

³⁶ Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, VIII, 6, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 106.

³⁷ Clément d’Alexandrie, *Stromates*, II, 17, 4, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 243.

³⁸ Giovanni SIAS, *Aux sources de l’âme...*, op. cité, p. 21.

Toutefois il faut le saisir dans son immanence, en tant qu'unique possibilité d'expression de l'homme dans le monde. [...] ... de toutes les manières, on ne pourra jamais accéder à la sagesse divine, mais uniquement à cette possibilité, ce qui est quand même déjà au-delà de l'humain, d'une sagesse qui permet de saisir la tromperie. La vérité n'est toujours pas accessible, mais la tromperie ne triomphe guère. Toute recherche sur la phýsis procède de cette manière. »³⁹

Toute recherche sur la pulsion devrait procéder de cette manière.

« Le dieu peut la désigner et la montrer mais ne peut pas la dévoiler aux hommes, auxquels il est donné de la rechercher et non pas de la connaître. Héraclite l'énonce dans le fragment 22 B123 DK : "Naissance aime se cacher." (*φύσις κρύπτεσθαι φιλέει*). Le logos ne peut pas la révéler, le mot échoue toujours dans son intention de connaître la vérité absolue et exacte de la chose. »⁴⁰

Giovanni Sias peut souligner que « Freud accomplit le même mouvement quand il découvre que les rêves sont interprétation. »⁴¹ Cela lui permet définir l'éthique de la psychanalyse, dans son rapport au sacré : « Ce qui compte ici est que chaque interprétation d'un rêve atteint une limite impossible à dépasser, mais, surtout, qu'il n'est pas permis de dépasser. Cela concerne justement le sacré. Il n'y a pas de doute que le rêve, au niveau de l'imaginaire, représente un lien avec le sacré et le divin. La limite insurmontable rencontrée par chaque rêve est appelée par Freud, Omphalos, désignée en tant que "l'ombilic du rêve". [...] De cette façon, le rêve parvenu à son ombilic devient unnerkant selon Freud. Ce lieu impossible [inaccessible] se définit comme "éthique". Nous y reconnaissons l'essence de l'éthique psychanalytique, sa capacité de saisir ce qui se constitue en tant que sacré. Dans la psychanalyse, l'éthique est toujours donnée par son rapport au sacré. »⁴²

« "Le combat est père et roi de toutes les choses" dit Héraclite. Mais le combat nécessite des adversaires et aussi des juges. Le combat est justice, c'est la justice du monde et dans le monde. Il s'agit d'une trame de renversements (l'arc et la lyre), où, pour s'accorder, il faut d'éloigner, où ce qui est opposé tend à converger. Toutes les choses émergent du combat, d'où il est nécessaire que le combat entraîne également la justice. Dans le jeu des renversements et des nécessités, les juges et les adversaires ne sont plus séparés : les juges combattent et les adversaires jugent⁴³. C'est la justice de Polémos, la justice de la pluralité qui n'admet aucune permanence, et donc, aucun "être". »⁴⁴

Héraclite : « Nous entrons et nous n'entrons pas dans le même fleuve ; nous sommes et nous ne sommes pas. »⁴⁵ (B49a, DK)

« On ne peut pas entrer deux fois dans le même fleuve. »⁴⁶ (B91, DK)

Pour Giovanni Sias, « Héraclite regarde le monde, le regarde périr et renaître, la vie est dans la mort, et dans la mort, il y a la vie. Cependant vie et mort, naître et mourir ne sont rien d'autre que des mots, des noms qui ne possèdent que la réalité du discours qui les prend et les lie pour montrer ainsi que la vie est un mot qui peut exister uniquement en relation à son contraire supposé, la mort, qui lui donne un sens. De même pour la mort. Le logos enchaîne toutes les choses, il contraint et lie les dispersions de Polémos en créant un flux de représentations qui se dénoue à partir des descriptions des choses. »⁴⁷ « Cependant [logós] vit un temps volubile, puisque Polémos se réapproprie toujours le mouvement sans fin des choses... »⁴⁸

³⁹ Ibid., p. 22.

⁴⁰ Ibid., p. 23.

⁴¹ Ibid., p. 24.

⁴² Ibid., pp. 26-27.

⁴³ Friedrich NIETZSCHE, *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*, Gallimard, Paris, 1990.

⁴⁴ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 46. (*Le monde n'est qu'une branloire pérenne. [...] Je ne peins pas l'être, je peins le passage...* MONTAIGNE, *Essais*, III, 2)

⁴⁵ Héraclite le rhéteur, *Allégories d'Homère*, 24, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 453.

⁴⁶ Plutarque, *Sur l'E de Delphes*, 18, 392b, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 459.

⁴⁷ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 47.

⁴⁸ Ibid., p. 48.

Héraclite : « Il faut savoir que la guerre est universelle, et la joute justice, et que, engendrées, toutes choses le sont par la joute, et par elle nécessitées. »⁴⁹ (B80, DK)

« La guerre est le père de toutes choses, de toutes le roi ; et les uns, elle les porte à la lumière comme des dieux, les autres comme hommes ; les uns elle les fait esclaves, les autres libres. »⁵⁰ (B53, DK)

Je vais, et je veux, m'arrêter, un instant, sur ce fragment B123⁵¹ de la classification de H. Diels und W. Kranz. C'est la plus belle énigme, que je connaisse, à propos de la pulsion, du symptôme, de leur destin. Giovanni Sias peut écrire : « ... s'il y a un lieu où la vérité se montre sans équivoque, et dans toute sa clarté, c'est bien dans le symptôme. Mais du symptôme nous ne pouvons rien savoir et, du moment où on en parle, nous construisons des opinions souvent trompeuses. »⁵²

C'est, encorps, le premier fragment que je n'ai jamais vraiment étudié, grâce au livre d'Alain Didier-Weil, *Un mystère plus lointain que l'inconscient*, :

« Phusis philei kryptestai », proposa « dans la sentence 123 », « Héraclite, contemporain des premiers tragiques, [qui] est à ma connaissance celui qui conçoit le plus radicalement la pensée d'une tiercité dépassant le dualisme lié à la découverte de la différence ontologique entre l'être et l'étant, faite par les présocratiques. »⁵³

Alain Didier-Weil poursuit sa traduction/hison du fragment grâce au « livre magnifique que Pierre Hadot⁵⁴ a récemment consacré à la traduction de cet aphorisme [...]. Il montre entre autre à quel point la traduction latine : "la nature aime à se voiler" a amoindri de façon considérable la portée de cet aphorisme. En traduisant "phusis" par "la" nature, Pierre Hadot met en évidence ce que la substantification de "phusis" fait oublier : en l'occurrence que "phusis" n'est pas un substantif mais un verbe tendant à signifier : ce qui croît, ce qui se dévoile, ce qui advient... Par le mot "philei" (amitié, amour) qu'il introduit entre ce qui tend à apparaître (phusis) et ce qui tend à disparaître (kryptestai),

⁴⁹ Celse dans Origène, *Contre Celse*, VI, 42, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 437.

⁵⁰ Hippolyte, *réfutation de toutes les hérésies*, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 441.

⁵¹ L'histoire – au sens de l'*historia*, "l'enquête" – de ce fragment est des plus exemplaires dans ces con-textes d'*obscurité*. Elle est encorps plus profonde dans ce fragment. Entrer dans ces forêts obscures, c'est accepter d'y perdre le côté droit, la voie droite. « ... per una selva oscura / che la diritta via era smarrita », toscanisait Dante au milieu du chemin de notre vie, c'est-à-dire au début de la *Divine comédie*.

Marcel Conche le cite (op. cité, p. 253) d'abord d'après Proclus (410-485), né à Xanthe (Thrace), philosophe néo-platonicien de l'école d'Alexandrie. Il n'omet cependant pas de dire que le « plus ancien citeur est Philon, en un passage des Questions sur la Genèse (IV, 1, p. 237, Aucher) ». Philon, *le Juif*, (ca 20 av JC – 54 ap JC), né à Alexandrie, philosophe grec, entreprit de concilier le mosaïsme avec la doctrine de Platon. Ce passage des *Questions sur la Genèse* n'est toutefois d'aucun secours, puisque le texte ne nous est connu que dans une traduction arménienne ancienne. Ce sont les autres citations philoniennes qui en donnent le texte grec, mais ce ne sont que réminiscences, sans la mention d'Héraclite, et M. Conche de les citer : *De somniis*, I, 6 ; *De mutatione nominum*, 60, etc., ainsi que d'autres réminiscences de ce type, sans la mention d'Héraclite, à nouveau, chez divers auteurs (Manilius, IV, 869 s. ; Julien, *Discours*, VII, 216 c.).

Le passage de Philon en questions sur la Génèse, qui ouvre le *livre IV*, est le suivant dans la traduction française de C. Mercier de la traduction latine d'Aucher de la traduction arménienne ancienne du texte grec de Philon : « Pourquoi l'Écriture dit-elle : "Et le Seigneur Dieu apparut à Abraham au chêne de Mambré, quand il était assis à la porte de sa tente à la chaleur du jour, et il leva les yeux" ? (Genèse, 18, 1-2). Le sens littéral me semble être très clair ; toutefois seul l'arbre qui est allégorisé par l'expression chaldéenne exige d'être expliqué. Selon Héraclite, l'arbre – notre nature – aime à se cacher. »

D'après Marcel Conche, « la traduction latine d'Aucher, qui fait figurer le mot arbor dans la citation d'Héraclite, est fautive ; il a induit en erreur Schuste. » Conche cite enfin un autre citeur : Thémistius (*Discours*, V, 69 b), (315-390), rhéteur grec, auteur de paraphrases sur l'œuvre d'Aristote. Il est le plus ancien citeur dont nous ayons le fragment en grec, en une citation qui ne soit pas une simple réminiscence sans la mention expresse d'Héraclite, mais plus de trois siècles après Philon, neuf après Héraclite... Proclus aurait-il lu Thémistius, qui aurait lu Philon, qui aurait lu Héraclite, ou bien aurait-il lu Héraclite lui-même ? L'aurait-il lu en grec, en latin, voire en arménien... ? Et pourquoi pas en araméen ?

⁵² Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 52.

⁵³ Alain DIDIER-WEIL, *Un mystère plus lointain que l'inconscient*, Flammarion, Aubier Psychanalyse, Paris, 2010, p. 45.

⁵⁴ Pierre HADOT, *Le voile d'Isis*, Gallimard, 2004.

Héraclite introduit entre les deux termes antagonistes l'idée d'un point de vue tiers que Pierre Hadot propose de traduire ainsi : il y a un même amour pour ce qui apparaît et ce qui disparaît. »⁵⁵

En inversant les deux derniers mots du fragment B123, Alain Didier-Weil peut soutenir la thèse de Pierre Hadot : une même amitié (plutôt qu'amour, nous y reviendrons) entre ce qui apparaît et ce qui disparaît. S'ils pêchent dans la lettre, dans l'esprit héraclitéen – pour autant qu'il existerait –, ils retrouvent *l'unité et l'indissociabilité des contraires*, si chères à Marcel Conche.

D'ailleurs, en accentuant la valeur verbale de la *phýsis*, Pierre Hadot poursuit l'exégèse que Marcel Conche proposait dans "son" « HÉRACLITE Fragments » : « *De plus le mot φύσις implique, avec le verbe φύω – pousser, faire naître, faire croître –, une notion dynamique, celle d'une force productive, génératrice. Certes le sens d'un mot dans le discours vivant ne se déduit pas à son étymologie. Telle ou telle nuance vient au premier plan [...]. Mais, dans le cas présent, il est dit que la φύσις "aime", ou "a coutume de", se cacher, ce qui renvoie à une activité de la φύσις, non pas à une essence ou à une constitution fixes ou fixées, mais à une φύσις opérante, à un dynamisme constituant. »⁵⁶*

Nous re-trouvons là la pulsion si chère à Freud. Pour tenter de poursuivre cette exégèse, je ne peux que reprendre à Pascal Quignard, les mots qu'il a prononcés, dans sa conférence, donnée à trois reprises, dans trois lieux différents, en 2010 : *Leçons de solfège et de piano*. Là encorps, toute tentative de paraphrase serait vaine et mal venue.

Le singulier solitaire – encorps un autre – des bords de l'Yonne y disait :

« *Physis kryptesthai philei. Là encore, en petit grec, cela donne : nature cacher aime.*

On traduit habituellement, pas si mal que ça : La nature aime à se cacher.

Je vais encore faire le pédant. Tout le monde sait que je suis profondément pédant. Et c'est très bien ainsi. Personne ne l'est jamais assez dès l'instant où il s'agit de sonder le mur, afin de pouvoir le renverser. Il faut dire que le mot physis en grec ne désigne pas la nature (pas plus qu'il ne désigne la physique). La natura latine, c'est clair, c'est tout ce qui naît. Mais la physis grecque couvre une région de l'être beaucoup plus vaste que la vie. Elle ne renvoie pas à ce qui naît. Le mot physis, en grec, c'est tout ce qui pousse. Les fleurs qui poussent, les sexes qui s'érigent, le vent astral qui déplace les météores et les planètes, le soleil qui se lève, la vague immense qui s'abat sur la plage. C'est, dans le temps, le temps lui-même, l'arrivée qui arrive dans l'arrivée. Le mot latin qui traduit le mieux le mot physis est sans doute le mot pulsio, impulsion, poussée, pulsion.

En grec le mot physis désignait couramment le sexe masculin.

Vous percevez mieux le sens de la phrase si vous traduisez : Le sexe masculin – ce que les Romains appelaient le fascinus – aime à s'encrypter. Dans un premier temps la poussée aime se dissimuler. En d'autres termes, si la natura des Romains aime le printemps, la physis des Grecs a de

⁵⁵ Alain DIDIER-WEIL, *Un mystère plus lointain que l'inconscient*, op. cité, p. 46.

⁵⁶ HÉRACLITE Fragments, M. Conche, op. cité, pp. 253-254. La fin de la citation du texte de M. Conche est la suivante : « Si la nature "aime à se cacher" ou peut-être à "jouer à cache-cache", comment se cache-t-elle ? Dans le jeu de cache-cache, on cherche une cachette. Mais ici où la nature se cacherait-elle ? Il n'y a pas autre chose que la nature, derrière quoi elle puisse se cacher. Il n'y a qu'elle. Ainsi elle ne peut pas ne pas se montrer. Mais tout en se montrant, elle se cache. Que nous montre-t-elle ? Les contraires qui s'opposent. Mais cette adversité, cette répulsion apparente des contraires, cache leur complémentarité et leur complicité. Ou : des êtres, des "étants" voilà ce à quoi, dans l'immédiateté, nous avons affaire ; et ces êtres ont leur constitution, leur structure, leur essence. Or ce qui est caché est : 1) d'abord que constitution, structure, essence, ne sont que des résultats : elles résultent d'un processus constituant, essentialisant – la nature ne nous montre, ne met sous nos yeux, que l'aboutissement de son geste, non le geste même ; 2) ensuite que la "constitution" ou l'"essence" des choses ne sont nullement assurées de leur stabilité et soustraites au devenir : au contraire, toujours en questions en elles-mêmes, ce ne sont pas des natures ou des essences intemporelles – la **nature n'a jamais rien d'intemporel** –, mais des thèmes que le déroulement des événements respecte jusqu'au moment où le cours des choses en décide autrement. Qu'est-ce, par exemple, qu'un "arbre" ? Simplement un thème qui, pour un moment, sert de sujet aux variations du devenir. » Ibid., pp. 254-255.

l'amitié pour l'hiver, pour la nuit de l'hiver avant que tout pousse, ou plutôt afin que tout pousse. Le fragment CXXIII d'Héraclite (Proclus, Comment. Répub. II, 107) ne contient que trois mots, Physis kryptesthai philei, mais si on veut le traduire à peu près clairement il faut multiplier les mots, il faut dire : Avril a de l'amitié, un pas en arrière, pour mars, où il se prépare, où le monde gonfle sous la terre de l'invisible, de même que le soleil a de l'amitié pour la nuit dont il revient, chaque matin, chaque jour, dans l'aube, de même que la naissant vit dans le premier monde, celé dans le monde invisible, avant qu'il surgisse sur le rivage lumière. [...]

Le futur, en ce qui concerne le temps, est ce qui est crypté.

Le mot français futur (phutur) vient lui-même du mot grec physis.

C'est l'appel. [...]

Une voix, même obscure, même vaine, tournée vers l'avenir, obtient l'avenir. Elle appelle. Et cet appel cherche la venue de quelqu'un qui entend l'appel auprès de celui qui appelle. Même si tous ceux qu'elle appelle sont morts, elle appelle encore, elle appelle de façon absolue. C'est comme le rêve pour la vue. [...]

L'appel espère dérouter l'autre de son chemin pour faire venir là où il est émis.

D'une part le cri achemine celui qui l'entend vers la source. D'autre part le criant anticipe un mystérieux "être entendu par l'autre" au fond de son cri.

Dans tous les cas le cri est comme un rêve. Il est hallucinatoire. Dans l'âme de celui qui crie une "audition imaginaire" préside à l'appel qui s'élève et se plaint.

C'est ainsi qu'un "autre que soi", plus ancien que soi, plus pathétique que soi, erre dans la voix, vers lequel le soi s'écrie mystérieusement. Physis c'est pousser. Le poussin (quel mot extraordinaire) "pousse" ses premiers cris à l'intérieur de l'œuf. [...]

Énigmatique appel au sein du premier monde en direction de ce que le premier monde ignore. [...]

Étrange appel à un corps autre jamais vu, à un soleil jamais vu.

La cryptographie est originaire.

Comme la conception humaine, abritée loin, dans l'invisible, très loin des grandes lèvres qui bordent le sexe des femmes, au fond de la crypte des mères.

Comme la sexualité, l'écriture sert à "transmettre cachée" la voix.

C'est toujours le fragment CXXIII d'Héraclite : physis kryptesthai philei. »⁵⁷

Y aurait-il une autre pulsion qu'invocante, chez ces êtres criant que nous sommes ? Nous parlerions parce que nous serions appelés à répondre. Littéralement, le langage serait une vocation. À quel appel répondrions-nous ? À l'appel à renaître (à re-n'être), d'une renaissance, qui ne serait pas retour de l'ancienne naissance, mais renaissance de la naissance même ? À l'appel de la poussée ?

Qu'est-ce qui a poussé Pascal Quignard à citer le fragment B123 DK d'Héraclite ? C'est l'amitié. En particulier celle pour Paul Celan, « Vous comprenez mieux alors le nom de Celan – le nom que s'est choisi Antschel. Car il désira s'appeler, en français, Celan. Des Forêts, dans ses lettres, écrivait même Célan quand il parlait de lui. [...] Celan celant. »⁵⁸

Après avoir discoursé avec Zénon sur « ce qu'était un philos », il proposait de « faire un pas en arrière », et de « se demander : qu'est-ce que veut dire philein dans philos ? »⁵⁹ « Il y a une phrase d'Héraclite très simple qui l'exprime un peu plus de deux cent ans plus tôt, à Éphèse, en Turquie. [...] Cette phrase contient trois mots seulement. Physis kryptesthai philei. Là encore, en petit grec, cela donne : nature cacher aime. »⁶⁰

⁵⁷ Pascal QUIGNARD, *Leçons de solfège et de piano*, arléa, Paris, mai 2013, pp. 43-48

⁵⁸ Ibid., pp. 44-48.

⁵⁹ Ibid., p. 43.

⁶⁰ Ibid., p. 44.

Faisons, à notre tour, un pas en arrière dans la conférence donnée à trois reprises dans trois lieux différents par l'auteur des *petits traités* et du *Dernier Royaume* : qu'est qu'un ami, un philosophe ?

Pascal Quignard ouvre ainsi la question : « Je vais vous lire en grec un morceau de Diogène Laërce sur la vie de Zénon car c'est le premier philosophe, que je sache, qui ait eu l'idée de définir l'ami, de façon très curieuse, à partir des personnes grammaticales. »⁶¹

Zénon, « le seul des philosophes de l'antiquité grecque qui soit juif, sans concession »⁶¹, « aimait, avant tout, étudier et lire. Il détestait la foule. À plus de deux, disait-il, on est malheureux. Sa définition de l'ami est célèbre : "Un autre soi-même".

Mais là, je m'arrête : la traduction française est fautive. La traduction anglaise n'est pas meilleure : "A second self".

Non, il nous faut passer au grec. Un ami, nous a prévenus Zénon, appartient au "moins de deux". Je vais vous le faire en "petit grec". [...]

Cette expression était un reste du colonialisme de l'Empire français et, sans le moindre doute, de racisme, qui avait les faveurs des collèges jésuites. On disait petit latin, petit grec, comme on disait petit nègre. Il s'agissait de traduire en collant les mots de la langue d'arrivée sur la syntaxe de la langue de départ. Pierre Klossowski – et moi-même à sa suite – on adorait ces exercices qui dénaturaient de fond en comble la langue. [...] On trouvait cela, chaque fois, miraculeux et, à certains égards, théologique. La langue maternelle devenait totalement barbare. [...]

Je reviens [...] au texte grec de Zénon définissant l'amitié : Philos allos ephè egô.

En petit grec : Ami autre dit-il je.

En français : Il dit que l'ami est un autre je.

C'est ainsi que Zénon est très précis. L'ami n'est pas du tout un autre soi-même. Ego n'est pas ille, un "il", un "lui-même". L'ami est un allos egô, un autre je. Que l'ami soit un autre ego signifie : L'ami est une autre première personne du singulier. En ce sens Montaigne n'a pas compris Zénon. L'ami, parmi les personnes grammaticales, n'est ni le tu, ni le il, ni l'interlocuteur ni le tiers. L'ami c'est ego, c'est la position du sujet. C'est pour ça qu'on souffre, quand l'ami disparaît. On est touché au cœur. C'est ego qui est lésé dans la mort de l'ami.

Ce n'est pas la périphérie qui est entamée dans la mort de l'ami. C'est le cœur qui est crevé.

C'est ainsi que le fondateur du stoïcisme est le premier (que je sache) qui ait défini l'amitié par ce dédoublement du foncteur de la prise de parole.

L'ami est le je plus je que je.

Ce n'est pas un interlocuteur dans le dialogue. Ce n'est pas un destinataire dans le destin. C'est le seul "sans destinataire" qui soit ce "je" qui prend la parole au fond de chacun d'entre nous.

Autrement dit : Seuls les seuls éprouvent la philia. La solitude est la condition nécessaire au pacte merveilleux de l'amitié. Car il s'agit d'un contrat, à l'inverse d'une famille, qui est une conséquence. C'est une décision, et non une empreinte. L'amitié c'est le non symbole par excellence. Les amis ne s'encrent pas. [...]

L'amitié est très différente de l'amour. L'amitié est ce miracle : l'autre surgissant en première personne du singulier dans l'espace des interlocuteurs. L'amour est un tout autre miracle (et un tout autre typhon), c'est tu, c'est la deuxième personne absolue, c'est l'autre, c'est la différence sexuelle, le visage incompréhensible auquel le je s'adresse sans savoir à qui il a affaire et sans savoir comment s'y prendre. À l'ombre de Zénon on peut donc risquer cette définition grammaticale de l'amitié : L'amitié c'est partager la position du sujet en amont du dialogue. »⁶²

⁶¹ Ibid., p. 32.

⁶² Ibid., pp. 34-38.

Du fragment B101, DK : « *Je me suis cherché moi-même* »⁶³, Giovanni Sias, dans son dernier livre, propose cette traduction : « *En explorant [le cosmos], je me cherche moi-même.* »⁶⁴ Si l'ami est plus je que le je, en cherchant la pulsion, et sa *philia*, je me chercherais moi-même ?

Il peut alors conclure son livre par ces mots : « *En 1937, à la fin de son œuvre, Freud retrouve dans l'expérience, les chemins anciens de la sagesse. Reconnaître, dans le processus de connaissance, la primauté du moment d'"extase" est ce qui lie la psychanalyse à la sagesse ancienne, tant grecque qu'hébraïque. [...]*

L'extase – être "hors de soi" – libère une connaissance, dans notre condition habituelle, dans la vie quotidienne que Freud nous a appris à percevoir comme "pathologique". Nous ne pouvons pas la saisir, l'expérimenter et la connaître dans sa réalité intime. Colli remarque que l'extase n'est pas le but de l'orgie dionysiaque, mais "l'instrument d'une libération de la connaissance". Le caractère orgiaque "conduit à une libération des liens de l'individu empirique, des conditions de son existence quotidienne, et ce nouvel état va être appelé manie ou folie."

La psychanalyse restaure à l'âge de la science cette expérience de la connaissance. C'est ce qu'apporte la parole dans l'expérience psychanalytique. Cette parole dans son essence narrative instaure à chaque séance la "circonstance" hallucinatoire à travers laquelle il nous est possible d'"entrevoir" quelque chose de nous-mêmes. Elle permet d'atteindre le moment culminant de cette connaissance, de cette expérience de l'extase où le moment hallucinatoire – qui pousse jusqu'aux limites de la folie – libère finalement les liens d'une connaissance autrement impossible. »⁶⁵

Vive l'analyse freudienne !

Vive le mot inattendu, inespéré ! Le mot dont l'apparition frappe le parleur et/ou l'auditeur au-delà de son espoir, le mot dont le retranchement le laisserait abandonné, le mot qui vient comme un visage d'ancêtre, le mot qui se dresse comme une *imago* au cours du sommeil.

Quelque chose en nous, qui ne nous est pas destiné, trouve issue...

Giovanni Sias peut écrire : « *Si nous abandonnons la supposition que nous maîtrisons les mots, nous découvrons que les "mots vrais" sont ceux incompréhensibles dans leur énonciation. Ce sont des mots incontrôlés et incontrôlables, sortis de lieux lointains, indépendants de toute pensée et de toute volonté. [...] Leur vérité se situe dans le fait de savoir donner, lorsqu'on les écoute, et d'une manière absolument imprévisible, à la vie un tournant nouveau. [...] Le mot vrai est celui qui trompe les ruses des mots, sans que l'on puisse s'en rendre compte, et introduit, donc, une vérité. Un tel mot est capable d'ouvrir la vie à des nouveaux horizons pas encore envisagés.* »⁶⁶

« De cette déchirure, instant divin où "Le feu fait l'expérience de l'immédiateté." 14 [A87] découle la sagesse. [...] La sagesse [...] n'est pas la présomption humaine de la connaissance, présomption qui se révèle n'être autre qu'une banale et fallacieuse tentative de salut. Il n'y a ni connaissance ni salut pour l'homme. Il a dû s'inventer la philosophie et la religion afin d'avoir l'illusion de l'une et de l'autre. »⁶⁷

Je conclurai avec le B122, DK, un des plus courts fragments qu'il nous reste d'Héraclite, puisqu'il se résume à un mot : « *Contestation* » (traduction proposée par Marcel Conche). Le fragment est très controversé, contesté... Jean-François Pradeau dans son *Héraclite, Fragments [Citations et témoignages]*⁶⁸, paru en 2002, ne le mentionne même pas.

⁶³ Plutarque, *Contre Colotès*, 20, 1118c, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 228.

⁶⁴ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 86.

⁶⁵ Ibid., pp. 87-90.

⁶⁶ Ibid., pp. 52-53.

⁶⁷ Ibid., p. 60.

⁶⁸ Héraclite, *Fragments [Citations et témoignages]*, traduction et présentation par Jean-François Pradeau, 2^{ème} édition corrigée, 2004, © Flammarion, Paris, 2002

Cité dans la *Suda*, lexique byzantin du X^{ème} siècle, l'auteur/citateur du B122 aurait forgé le verbe *αγχιβατειν*, à partir du substantif *αγχιβαση*, le verbe lui-même n'existant pas. D'après Marcel Conche, Diels, s'appuyant sur l'étymologie, a traduit par *Annäherung*, "approche", de même que Walzer, Marcovich, Bollack-Wismann, Diano (même si pour Diano et Serra, ce fragment ne serait qu'"una glossa della *Suda*"). Gigon, suivi par Kirk-Raven, rattache *αγχιβαση* à la comparaison que, selon Sextus (*Adv. Math.*, VII, 130), Héraclite a faite, de l'intelligence (*nous*) retrouvant au réveil, au contact du monde, la faculté du discours (*logos*), avec des tisons qui redeviennent ardent quand on les *approche* du feu.

Si d'après M. Conche, « on peut bien dire que, pour Héraclite, l'intelligence n'est pas étouffée par le monde qui nous entoure [...], mais qu'au contraire, par le contact avec lui, elle devient ardente (cf. B118) comme le tison près du feu. Cela n'autorise pas le rapprochement proposé par Gigon. Il reste en effet, que, selon la *Suda*, *αγχιβαση* est pris par Héraclite comme signifiant *αμφισβαση*, "contestation". [...]

Héraclite – on peut sans douter – n'entend pas aller à la vérité par une méthode telle que le débat, la discussion. Contester une thèse, c'est d'abord intérioriser son contenu, pour le repousser. Celui qui conteste conserve, par là même, ce qu'il conteste. Si je repousse, c'est à ce que je repousse que j'ai affaire au plus près. [...] La Vérité métaphysique [chez Héraclite] [...] exige une rupture beaucoup plus radicale : il faut laisser de côté les logoi des autres, et aller aux choses mêmes.

Il faut devenir singulier pour, par un usage alors totalement libre de sa raison, atteindre l'universel. »⁶⁹

Comment le mensonge de ma particularité peut-il exprimer l'universel de ma vérité ?⁷⁰

Pour les analysant, que nous sommes à vie, un des seuls chemins praticables, pour autant qu'il le soit vraiment, ne serait autre que l'analyse freudienne, elle-même.⁷¹

Héraclite : « *De tous les hommes, c'est la part : se connaître eux-mêmes et bien-penser.* »⁷² (B116, DK)

Merci, Giovanni Sias, de nous l'avoir si patiemment, et si intelligemment, rappelé.

Il ne me reste plus qu'à relire *L'Érotisme* de Georges Bataille, *Éros* avec *Éris*, ou plutôt avec *Polemos*, "père de toutes choses, de toutes le roi" (B53, DK), puisque j'espère avoir encorps en tête les refrains obscurs, entêtés et entêtant, du chantre de *Polemos*⁷³...

⁶⁹ HÉRACLITE *Fragments*, M. Conche, op. cité, pp. 248-250

⁷⁰ Jacques LACAN, *Propos sur la causalité psychique*, (1946), in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966. p. 166. C'est la première interrogation de Lacan qui ne m'ait jamais mis au travail !

⁷¹ Je conclurai mes digressions dans mes notes de bas de page, par une citation de Lacan, toujours autour d'Héraclite, toujours au congrès de la Grande-Motte, celle de son intervention le dimanche 4 novembre 1973, "suite aux conclusions des groupes de travail" : « *Si j'ai fait hier référence à Héraclite, [...] et ce n'est pas bien sûr la première fois que je me supporte d'un de ces thèmes qui nous sont restés, uniquement par la voie de citations qu'on trouve par ci par là dans les Pères de l'Église, pourquoi est-ce que ce sont ces petits morceaux là qui nous en restent ? Ce n'est certainement en tout cas que l'effet d'un malentendu ; au point où en étaient les Pères de l'Église, ils pouvaient brandir quelques morceaux de ce qui pouvait passer pour un écho de sagesse d'ailleurs perdues dans leur temps, les Pères de l'Église sont tous sans exception sous le coup de ce brassage judéo-païen, disons, dont la culture grecque de leur époque faisait son régal, et en tant que les Pères de l'Église étaient sous le coup de ce brassage justement qualifié d'hellénistique, ils étaient déjà dans un temps où tout ce qui pouvait leur rester, avoir poids d'une sagesse dite présocratique, tout cela était pour eux déjà perdu.*

*Ce n'est pas pour essayer de trouver un parrainage en ces sagesse à nous maintenant inaccessibles, c'est pour autant que, à tel ou tel de ces fragments émergés, nous pouvons, nous, redonner un sens qui s'inscrit d'une expérience actuelle. Nous sommes de notre temps. J'avais un ami autrefois qui produisait comme Schlagwort, comme mot d'ordre : "Soyons fortement contemporains". Croyez-moi, c'est un bon aphorisme. Soyez d'autant plus fortement contemporains que vous n'avez aucun autre recours. Ce qui n'est pas de votre expérience, c'est perdu, perdu une bonne fois pour toutes. » (in *Pastout-Lacan*, ecole-lacanianne.net/pastoutlacan70.php, p. 1482.)*

⁷² Stobée, *Anthologie*, III, 5, 6, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 227.

⁷³ cf. Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 46.

Il y a un mot qui brille par son absence dans tout mon propos : désir. Il y passe, il y pousse, pourtant, partout, jusque dans les obscures impasses de mes écritures. Dans ces sacrées histoires de sacré, de ce qui sépare, il est ce qui dé-sidère. Avec la *physis*, avec la pulsion, nous avons tourné autour du même truc, autour du même trou, qui souffle dans tous les sens – du terme.

Le désir se cacher aime... le feu sacré en lui...

Luc Diaz *faciebat*,
Les Vernets, le lundi 12 août 2013.